

Les perversions sexuelles: l'enseignement de FREUD

par C. DEMOULIN, Jaqueline DONNAY-RICHELLE, J.C.
RENERTE et M. TIMSIT

Un groupe d'étude, dirigé par M. TIMSIT, s'est consacré à l'étude des perversions sexuelles masculines. Ce travail, non exhaustif, a été mené selon trois orientations: théorique, à partir des données de la littérature; clinique, à partir des observations du service; enfin projective, à partir du Rorschach.

L'orientation théorique selon l'enseignement de FREUD sera ici présentée. Il ne s'agit pas d'une exégèse de l'ensemble des travaux de FREUD concernant les perversions mais d'un commentaire de quelques études importantes concernant la castration (L'organisation génitale infantile, 1923 et La disparition du complexe d'Oedipe, 1923) et le fétichisme (Le fétichisme, 1927; Le clivage du Moi dans le processus de défense, 1938 et le chapitre VIII de l'Abrégé de psychanalyse, 1938).

Ce commentaire s'inspire des travaux psychanalytiques récents les plus marquants dans ce domaine (AULAGNIER, ROSOLATO, CLAVREUL, VALABREGA, O. MANNONI, LACAN). A la suite de ces auteurs, nous tenterons de dégager les éléments d'une **structure perverse**.

A. La castration

(Dans ce résumé des textes de FREUD, nous n'avons tenu compte que de ce qui concernait la sexualité infantile de l'enfant masculin, laissant délibérément de côté tout le problème de la sexualité féminine et donc des perversions chez la femme, sujet qui pourrait être étudié dans un exposé ultérieur.)

1) La phase du primat du phallus

La psychanalyse apprend qu'à un certain moment de l'histoire infantile du petit garçon, la masturbation ne fait jamais défaut. A cette époque, l'enfant ignore la différence des sexes et suppose aux êtres et aux choses un membre comme le sien. L'intérêt pour son pénis l'amène à vouloir comparer (pulsions d'investigation, curiosité sexuelle) ce qui peut le conduire à des actes d'exhibition ou d'agression. Ces conduites impliquent qu'il a une "vague idée du fait que ce membre pourrait et devrait être plus grand".

Cette masturbation est vraisemblablement d'abord une activité d'organe spontanée. Mais cet onanisme se lie au complexe d'Oedipe et signifie alors la décharge de son excitation sexuelle. La phase du primat du phallus est donc à considérer dans la relation oedipienne avec sa double possibilité de satisfaction: satisfaction masculine active en prenant la place du père et satisfaction féminine passive en se faisant aimer par lui. La représentation du commerce amoureux reste imprécise mais un rôle est reconnu au pénis selon l'indication des sensations d'organe. Il n'y a pas encore de doute sur l'existence du pénis féminin.

Commentaires: Il s'agit moins ici d'une théorie explicative proposée par FREUD que de données provenant de l'analyse d'adultes. Ce que FREUD constate c'est que la masturbation, phénomène biologique, est à un certain moment (après une phase anale) liée symboliquement au désir oedipien et entre alors dans le réseau de l'échange humain. Le pénis n'est donc plus seulement un organe susceptible de donner du plaisir mais aussi de réaliser ses désirs (mais peut-être pour ce faire devrait-il être plus grand, note

FREUD). C'est cet investissement symbolique du pénis que FREUD désigne comme **primat du phallus**. Et c'est en fonction de cet investissement symbolique que devient important ce qui n'était peut-être d'abord qu'ignorance naïve, à savoir que rien ni personne ne doit manquer de phallus.

2) Le danger de castration

a) La masturbation infantile, surtout si elle est exhibée entraîne tôt ou tard la désapprobation de l'entourage: "Plus ou moins clairement, plus ou moins brutalement, survient cette menace: on lui dérobera cette partie à laquelle il donne tant de prix". Cette menace de castration émane en général de femmes (mère ou substitut) qui en appellent au père (ou substitut) comme exécutant. Variantes: couper la main active au lieu du pénis passif, ou encore assimilation par l'adulte de l'énurésie à la masturbation (pollutions nocturnes). Malgré les expériences de perte antérieures, sein, fèces, l'enfant **n'y croit pas et n'obéit pas** à la menace.

b) Cependant la curiosité sexuelle de l'enfant l'amène à "cette découverte que le pénis n'est pas un bien commun à tous les êtres qui lui ressemblent". Il constate la différence de position et de bruit chez la petite fille qui urine et cherche à voir ce qu'il en est. Mais lorsqu'il arrive à son but, il **nie le manque de pénis** et croit voir malgré tout un membre. Pour résoudre la contradiction observation-préjugé, il déclare que ce membre est petit mais grandira.

c) C'est la mise en relation de ces deux expériences qui fait effet après coup: le manque de pénis est alors conçu comme le résultat d'une castration. De ce fait la perte de son propre pénis devient, elle aussi, représentable: il doit croire désormais à la réalité du danger de castration.

Commentaires: La peur de la castration résulte donc de la conjugaison de deux expériences, l'une visuelle l'autre auditive, et qui chacune individuellement avait d'abord été désavouée en fonction justement de l'investissement phallique. La différence des sexes est reconnue mais interprétée

"erronément", le manque de pénis de la fille étant compris comme castration, et cela par référence à un discours de la mère proférant un interdit (une loi) dont le père est désigné comme garant. La mère interdit au nom du père ou du moins invoque son nom comme instrument de la loi. (Il peut s'agir d'un discours interdictif sans que la menace de castration soit explicitée.)

3) La sortie du complexe d'Oedipe

a) Conséquence de l'effroi de castration, le garçon cède à la menace et renonce à l'onanisme, immédiatement ou après un long combat, totalement ou partiellement.

b) L'effroi de la castration met un terme aux deux possibilités de satisfaction amoureuse oedipienne: la satisfaction active entraîne la perte du pénis comme punition et la satisfaction passive nécessite la castration comme préalable, la femme étant considérée comme castrée. L'intérêt narcissique pour le pénis triomphe de l'investissement libidinal des objets parentaux. Le pénis est sauvé mais paralysé (période de latence) tandis que le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Oedipe. La libido oedipienne est déssexualisée et sublimée en tendresse tandis que l'autorité du père (son interdit de l'inceste) est introjectée et donne naissance, par identification, au Surmoi. Dans le cas idéal, le complexe d'Oedipe est ainsi détruit. S'il est seulement refoulé il peut devenir ultérieurement pathogène.

c) La dépréciation et l'horreur de la femme, la prédisposition à l'homosexualité découlent de la conviction selon laquelle la femme est castrée. Cependant, l'enfant ne généralise pas rapidement l'observation suivant laquelle les femmes n'ont pas de pénis. Puisqu'il s'agit d'une castration punitive, seules les femmes indignes, coupables comme lui de transgression de l'interdit ont dû "payer l'amende de l'organe génital". Mais sa mère **garde longtemps le pénis**. C'est lorsque l'enfant s'interroge sur le problème de l'**origine** et de la naissance des enfants, lorsqu'il devine que seules les femmes peuvent enfanter, qu'il accepte le manque de pénis de la mère mais avec des théories pour expliquer

l'échange pénis-enfant (dans le cadre de la théorie intestinale de la grossesse).

Commentaires: c'est donc par peur de la castration que l'enfant accepte la loi paternelle d'interdit de l'inceste et donc renonce à la mère et à la masturbation. Cette même peur de la castration peut aussi mener à l'homosexualité. Cependant, ce qui fait problème, ce que l'enfant n'accepte que très difficilement c'est le manque de pénis de la mère. Ce manque n'est finalement reconnu que par le biais du problème de l'origine soit la question du rôle du père et de la filiation. On sait que la paternité est toujours, selon FREUD, un acte de foi ("La paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses" Moïse et le monothéisme, p. 153) mais que c'est justement cet acte de foi qui permet de passer de l'organisation matriarcale à la structure patriarcale. Cette remarque est importante si l'on veut comprendre comment peut être dépassée la position phobique décrite par FREUD: peur de la castration éventuellement pérennisée sous forme de surmoi. Le dépassement de la crainte d'un père castrateur (père tribal de la horde) passe par la reconnaissance de la filiation et de sa dette, soit la reconnaissance du père symbolique en tant que nom propre, introduisant le sujet dans une lignée humaine (Il est remarquable que FREUD se réfère au texte d'Eschyle où le Tribunal d'Athènes institue, à la fin de la tragédie de l'Orestie, la primauté de la paternité sur le lien matrilinéaire.) Or c'est la reconnaissance du manque de la mère qui indique au sujet qu'elle aussi est soumise à la loi du désir. Autrement dit, le phallus elle ne l'a pas et pour l'atteindre, son désir passe par un tiers. Ce n'est qu'à ce point que le père est reconnu comme un tiers véritable et non plus, comme lors de la menace, un simple agent d'exécution du caprice maternel. Comme on le voit, notre commentaire nous conduit au concept lacanien de castration symbolique où l'individu, reconnaissant sa mère comme manquante, accède à son statut historique de sujet mortel et désirant et dépasse alors l'univers imaginaire de la menace de castration.

B. Le fétichisme

a) Le fétichisme est rarement une cause d'analyse. En effet le sujet n'en souffre pas. Au contraire cette solution est avantageuse puisqu'elle permet d'éviter les efforts et la rivalité dans la conquête de l'objet sexuel. Le fétichisme est donc souvent une découverte secondaire au cours d'une analyse motivée par d'autres motifs.

b) L'analyse montre que le fétiche est un substitut du **phallus de la mère** (femme) auquel l'enfant croyait dans son enfance, pour ne pas y renoncer. Normalement, l'effroi de castration apparaît lorsque l'enfant met en relation les menaces de castration entendues et la vision du manque de pénis chez la petite fille et cet effroi l'amène à renoncer à satisfaire sa pulsion par l'onanisme. Chez le fétichiste, c'est différent: il crée à ce moment un substitut au pénis féminin cherché: le fétiche. Ainsi il désavoue la réalité mais sauve son pénis: si la femme a un pénis, il n'y a pas de risque de castration et on peut continuer à se masturber. Le fétiche est donc le signe d'un triomphe sur la menace de castration: il permet d'éviter l'homosexualité en rendant la femme supportable comme objet sexuel. La stupeur à la vue des organes génitaux féminins reste cependant un stigmate indélébile des fétichistes.

Un tel désaveu de la réalité n'est-ce pas de la psychose? Non, car il n'hallucine pas le pénis manquant, il déplace, transfère la signification du pénis à une autre partie du corps de la femme. Le fétiche n'est donc pas nécessairement un symbole du pénis mais plutôt ce qui a été vu juste avant la vision du manque: vision de bas en haut: fétichisme du pied ou de la chaussure; vision des poils pubiens: fétichisme de la fourrure ou du satin; vision d'un déshabillage: fétichisme de la lingerie, mais ceci n'est pas toujours aisé à déterminer.

c) Mais qu'en est-il de ce désaveu (Verleugnung) d'une réalité? Ce n'est pas une scotomisation (mot de Laforgue) car la perception désavouée persiste et le désaveu est une action énergique. Après la vision le fétichiste conserve sa

croyance au phallus féminin et l'abandonne: il y a lutte entre la perception et le désir avec formation de compromis selon le processus primaire. La femme garde un pénis mais ce n'est plus le même: une chose a pris sa place et hérite de l'intérêt porté mais accru comme monument de l'horreur de la castration.

d) Ainsi, face au danger de la castration, dans ce conflit pulsion-réalité, le moi se brise (Ichspaltung). Le moi est clivé en deux courants contradictoires persistant sans influence réciproque: désaveu et reconnaissance de la perception du manque de la mère. Parfois le fétiche lui-même montre les deux courants clivés: le désaveu et la castration. Exemple: le fétiche est une gaine pubienne faisant slip. Le patient peut ainsi masquer ses organes génitaux et donc la différence des sexes. Ceci rend possible les hypothèses suivantes: la femme est castrée ou non, l'homme est castré. Un tel fétiche doublement noué à des contraires est d'autant plus solide. Parfois c'est le comportement du fétichiste qui montre le clivage: vénération (désaveu) et castration (reconnaissance) du fétiche surtout s'il y a identification à l'image d'un père castrateur de la mère. C'est l'exemple des coupeurs de nattes qui exécutent ainsi la castration déniée: donc la mère a un pénis et le père a châtré la mère. La peur de la castration, évitée par le désaveu peut reparaître sous forme de symptôme: ainsi, dans un cas, à côté du fétiche, était apparue une sensibilité anxieuse à l'attouchement des deux petits orteils et une phobie d'être dévoré par le père. Celle-ci était une manifestation de la crainte de castration, mais déplacée par régression orale et donc non reconnue. Le patient cherchait à maîtriser cette phobie en mobilisant sa masculinité. Ceci évoque pour FREUD l'histoire du jeune Zeus dans la mythologie grecque primitive: son père, le dieu Kronos dévorait ses enfants, mais Zeus fut sauvé par la ruse de sa mère et émascula plus tard son père.

e) Le clivage du moi n'est pas limité au fétichisme; il existe dans toute psychose et lorsque celle-ci se déclenche le courant tenant compte de la réalité disparaît mais se retrouve dans l'inconscient. Cependant, comme dit plus

haut, dans le fétichisme, il y a désaveu par déplacement de signification et non hallucination et c'est là que réside la différence. On peut aussi trouver le clivage du moi et le désaveu dans certaines névroses: ainsi dans certains cas de névroses obsessionnelles, on trouve un désaveu par le moi de la réalité de la mort dans l'enfance d'un père aimé. D'où deux courants psychiques, suivant le désir et la réalité: d'un côté le père vivait et empêchait son activité, de l'autre le père était mort et il était son successeur légitime (cfr. l'homme aux rats). Le clivage du moi se rapproche du refoulement névrotique mais est différent: il s'agit d'une division dans le moi au lieu d'une division moi-ça. Dans les deux cas, il y a conflit mais sans triomphe total.

Commentaires:

a) La différence des sexes: Le fétichiste n'ignore pas la différence anatomique, il ne délire pas non plus sur ce point, il désavoue la portée de cette différence en transférant la signification phallique du pénis au fétiche: pour le fétichiste, la mère n'a pas de pénis mais elle a le phallus donc elle ne manque de rien d'important. Nous avons vu comment FREUD articule la signification phallique au désir oedipien. Autrement dit avoir le phallus c'est en quelque sorte être maître du désir. (Pour J. LACAN le phallus est le signifiant du désir.)

b) La castration de la mère: Désavouer la castration de la mère c'est donc refuser que son désir elle le tienne d'un autre (un père) qui en fait la loi. Ainsi, au niveau du désir le fétichiste désavoue que le désir renvoie au manque mais aussi que le désir trouve son origine chez un autre.

c) La castration symbolique: le désaveu de la castration de la mère implique le désaveu de sa propre castration symbolique: comme le dit FREUD, il ne peut que mobiliser sa virilité dans un affrontement du père ainsi reconnu non comme l'autre à qui renvoie le désir de la mère, mais en tant que père imaginaire de la horde dont il faut craindre la dévoration. C'est ce qui a été décrit comme "défi pervers". Encore peut-on se demander si le défi, en contestant la loi,

ne vise pas en dernière analyse, malgré la crainte, à l'instaurer; le défi pervers serait une tentative de resusciter la loi du père devant les dangers du caprice de la mère phallique. Ainsi la menace imaginaire de castration par un père tout puissant, menace que le pervers s'efforce d'éviter, paraît renvoyer à la vérité d'un père bafoué, désavoué par la mère.

d) Le désaveu: On a vu que pour FREUD le désaveu n'était pas limité au fétichisme mais se retrouvait par exemple dans certaines névroses obsessionnelles. Actuellement de nombreux auteurs (par exemple ROSOLATO, VALABREGA) tendent à faire du désaveu le mécanisme fondamental des perversions. Ainsi, il faudrait distinguer comme mécanisme central: la Verdrängung (refoulement) dans les névroses, la Verwerfung (forclusion) dans les psychoses et la Verleugnung (désaveu) dans les perversions. Cette clé permettrait de mieux distinguer les trois grandes structures psychodynamiques. Rappelons que le désaveu porte moins sur la perception que sur sa signification. O Mannoni en a proposé la formule suivante: "Je sais bien mais quand même". Autrement dit, le désaveu établit un clivage entre savoir et croire. Ce serait le mécanisme même de la croyance. Le désaveu semble donc être un mécanisme universel mais ce n'est que dans les perversions qu'il joue un rôle central.

e) Le clivage du moi: conséquence du désaveu, le clivage est caractéristique des perversions. Il se retrouve cependant aussi dans les psychoses. Il se définit comme coexistence d'attitudes psychiques opposées sans relation dialectique. Le clivage du moi est donc proche du refoulement névrotique mais différent: il s'agit d'une séparation dans le moi au lieu d'une séparation moi-ça.

On peut penser que le clivage vient à la place d'une autre coupure, celle de la castration désavouée.

En conclusion: l'étude des textes de Freud consacrés au fétichisme nous amène à formuler, après divers auteurs, l'hypothèse d'une **structure perverse** dont le fétichisme ne

serait qu'un exemple particulièrement démonstratif. Cette structure est centrée sur le désaveu (Verleugnung). Ce qui est désavoué, c'est la portée de la différence anatomique des sexes: pour le pervers, la mère n'a pas de pénis mais elle a le phallus donc elle ne manque de rien de ce qui importe. Le désaveu implique un clivage du moi (Ichspaltung) entre deux courants: courant de la réalité (perception du manque) et courant du désir (désaveu de la signification de la perception). Mais si le pervers désavoue la castration de la mère c'est pour éviter la menace concernant sa propre castration par un père imaginaire tout puissant, père qu'il affronte souvent dans une attitude de défi. La prégnance de cette menace paraît renvoyer à la vérité d'un père bafoué, désavoué par la mère. C'est à la lumière de ces hypothèses que nous commenterons dans un prochain travail quelques observations cliniques.